

REVUE

Libre

17
2017

L'affaire
La Barre

17
|
2017

L'affaire La Barre

REVUE
Voltaire

I. AUTOUR DE L'AFFAIRE LA BARRE

Myrtille Méricam-Bourdet

Réinvestir l'affaire La Barre

Éric Wenzel

Les juges, les témoignages et les aveux : l'affaire du chevalier de La Barre au prisme de la procédure criminelle de l'Ancien Régime

Laetitia Saintes

De la barbarie des robes noires. L'affaire La Barre vue sous l'angle des discours voltairiens

Russell Goulbourne

« Il y a enfin des spectateurs qui n'aiment point du tout de pareilles pièces » : Voltaire, La Barre et la référence théâtrale

Alain Sager

Si l'humanité n'existait pas, faudrait-il l'inventer ? L'anthropologie voltairienne après l'affaire La Barre

Salwa Ben Sassi-Taktak

Lire Voltaire à la lumière de l'affaire La Barre : le cas du *Dictionnaire philosophique*

Christiane Mervaud

Les deux réécritures de l'affaire La Barre dans les *Questions sur l'Encyclopédie*

John R. Iverson

Les manuscrits de Saint-Pétersbourg et la genèse du *Cri du sang innocent*

Stéphanie Géhanne-Gavoty

De l'assassinat juridique dans la *Correspondance littéraire* de Grimm : un traitement voltairien de l'affaire La Barre ?

Linda Gil

« La philosophie peut-elle réparer les maux affreux qu'a fait[s] la superstition ? » Condorcet, l'affaire du chevalier de La Barre et l'édition de Kehl des *Œuvres complètes* de Voltaire

Charles Coutel

L'apprentissage de la justice dans la liberté. Actualité de la *Vie de Voltaire* de Condorcet

Nicolas Morel

La lettre à « M. Pasquier », de Voltaire à Beuchot : les affaires judiciaires entre réaction et canonisation

II. INÉDITS ET DOCUMENTS

Natalia Speranskaya

Les manuscrits se rapportant à l'affaire La Barre – d'Étallonde conservés à la Bibliothèque de Voltaire à Saint-Pétersbourg

Christophe Paillard

L'exemplaire maître des *Œuvres* de Voltaire dans la seconde moitié des années 1760. L'auto-annotation de BV3464-1, modèle de BV3462-2, « Keate » et « Balleidier »

François Moureau

Une lettre en partie inédite de Jean-Baptiste Rousseau à Voltaire sur *La Ligue* (Vienne, 11 mai 1722 ; D105)

Nicholas Cronk

Un nouveau correspondant de Voltaire : une lettre inédite de Voltaire à Louis Joseph de Lalive d'Épinay (D11881a)

Ruggero Sciuto

The duc de Richelieu, Voltaire, and Mme du Barry: an Unpublished Letter from the *cabinet noir* (D18516a)

François Moureau

Un écho inédit de Voltaire « mourant » et de la première d'*Irène* par le pharmacien Cadet de Vaux

III. COMPTES RENDUS

ISBN :
979-10-231-2534-4

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

R E V U E

voltaire

n° 17 • 2017

L'affaire La Barre



Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2017

© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0566-7

PDF numériques :

Voltaire17 · L'affaire La Barre	979-10-231-1508-6
Voltaire17 · Myrtille Méricam-Bourdet · Réinvestir l'affaire La Barre	979-10-231-2530-6
Voltaire17 · Éric Wenzel · Les juges, les témoignages et les aveux...	979-10-231-2531-3
Voltaire17 · Lætitia Saintes · De la barbarie des robes noires...	979-10-231-2532-0
Voltaire17 · Russel Goulbourne · Voltaire, La Barre et la référence théâtrale	979-10-231-2533-7
Voltaire17 · Alain Sager · L'anthropologie voltairienne après l'affaire La Barre	979-10-231-2534-4
Voltaire17 · Salwa Ben Sassi-Taktak · Lire Voltaire à la lumière de l'affaire La Barre...	979-10-231-2535-1
Voltaire17 · Christiane Mervaud · Les deux réécritures de l'affaire La Barre...	979-10-231-2536-8
Voltaire17 · John R. Iverson · Les manuscrits de Saint-Petersbourg...	979-10-231-2537-5
Voltaire17 · Stéphanie Géhanne-Gavoty · De l'assassinat juridique...	979-10-231-2538-2
Voltaire17 · Linda Gil · Condorcet, l'affaire du chevalier de La Barre...	979-10-231-2539-9
Voltaire17 · Charles Coutel · L'apprentissage de la justice dans la liberté...	979-10-231-2540-5
Voltaire17 · Nicolas Morel · Lettre de Voltaire à Beuchot...	979-10-231-2541-2
Voltaire17 · Natalia Speranskaya · Les manuscrits se rapportant à l'affaire La Barre...	979-10-231-2542-9
Voltaire17 · Christophe Paillard · L'exemplaire maître des Œuvres de Voltaire...	979-10-231-2543-6
Voltaire17 · François Moureau · Une lettre en partie inédite de Jean-Baptiste Rousseau à Voltaire...	979-10-231-2544-3
Voltaire17 · Nicholas Cronk · Un nouveau correspondant de Voltaire...	979-10-231-2545-0
Voltaire17 · Ruggero Sciuto · The duc de Richelieu, Voltaire, and Mme du Barry...	979-10-231-2546-7
Voltaire17 · François Moureau · Un écho inédit de Voltaire...	979-10-231-2547-4
Voltaire17 · Comptes rendus	979-10-231-2548-1

Mise en page Atelier Christian Miller
Adaptation numérique Emmanuel Marc DUBOIS (Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60
sup@sorbonne-universite.fr
sup.sorbonne-universite.fr

SOMMAIRE

Liste des sigles et abréviations.....	7
---------------------------------------	---

I

AUTOUR DE L'AFFAIRE LA BARRE

Section coordonnée par Myrtille Méricam-Bourdet

Réinvestir l'affaire La Barre Myrtille Méricam-Bourdet	11
Les juges, les témoignages et les aveux : l'affaire du chevalier de la barre au prisme de la procédure criminelle de l'ancien régime Éric Wenzel.....	17
De la barbarie des robes noires. L'affaire La Barre vue sous l'angle des discours voltairiens Laetitia Saintes	29
« Il y a enfin des spectateurs qui n'aiment point du tout de pareilles pièces » : Voltaire, La Barre et la référence théâtrale Russell Goulbourne.....	45
Si l'humanité n'existait pas, faudrait-il l'inventer ? De l'anthropologie voltairienne après l'affaire La Barre Alain Sager	55
Lire Voltaire à la lumière de l'affaire La Barre : le cas du <i>Dictionnaire philosophique</i> Salwa Ben Sassi-Taktak	67
Les deux réécritures de l'affaire La Barre dans les <i>Questions sur l'Encyclopédie</i> Christiane Mervaud.....	77
Les manuscrits de Saint-Petersbourg et la genèse du <i>Cri du sang innocent</i> John R. Iverson.....	103
De l'assassinat juridique dans la <i>Correspondance littéraire</i> de Grimm : Un traitement voltairien de l'affaire La Barre ? Stéphanie Géhanne-Gavoty	125
« La philosophie peut-elle réparer les maux affreux qu'a fait[s] la superstition ? » Condorcet, L'affaire du chevalier de La Barre et l'édition de Kehl des <i>Œuvres complètes</i> de voltaire Linda Gil.....	143

L'apprentissage de la justice dans la liberté. Actualité de la <i>Vie de Voltaire</i> de Condorcet Charles Coutel.....	159
La lettre à « M. Pasquier », de Voltaire à Beuchot : Les affaires judiciaires entre réaction et canonisation Nicolas Morel.....	167

II INÉDITS ET DOCUMENTS

Les manuscrits se rapportant à l'affaire La Barre – d'Étallonde conservés à la bibliothèque de Voltaire à Saint-Pétersbourg* Natalia Speranskaya.....	181
4 L'exemplaire maître des œuvres de Voltaire dans la seconde moitié des années 1760. L'auto-annotation de BV3464-1, modèle de bv3462-2, « keate » et « balleidier » Christophe Paillard, avec la collaboration d'Alla Zlatopolskaya.....	261
Une lettre en partie inédite de Jean-Baptiste Rousseau à Voltaire sur <i>La Ligue</i> (Vienne, 11 mai 1722 ; D105) François Moureau.....	297
Un nouveau correspondant de Voltaire : une lettre inédite de voltaire à Louis Joseph de Lalive d'Épinay (D11881a) Nicholas Cronk.....	301
The duc de Richelieu, Voltaire, and Mme du Barry: an unpublished letter from the <i>Cabinet noir</i> (d18516a)* Ruggero Sciuto.....	309
Un écho inédit de Voltaire « mourant » et de la première d' <i>Irène</i> par le pharmacien Cadet de Vaux François Moureau.....	315

III
COMPTES RENDUS

Section coordonnée par Gillian Pink et Antoine Villard

<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 51A, <i>Recueil des facéties parisiennes</i> , Oxford, Voltaire Foundation, 2015, xxx + 592 p. Olivier Ferret.....	321
<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 58, <i>Œuvres de 1764</i> , Oxford, Voltaire Foundation, 2016, xxvi + 610 p. Édouard Languille	327
<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 70A, <i>Writings of 1769 (IIA)</i> , Oxford, Voltaire Foundation, 2015, xx + 465 p. Sylvain Menant.....	332
<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 70B, <i>Writings of 1769 (IIB)</i> , Oxford, Voltaire Foundation, 2016, xviii + 342 p. Alain Sandrier	334
Voltaire, <i>Zaïre</i> , éd. Pierre Frantz, Paris, Gallimard, coll. « Folio théâtre », 2016, 249 p. Laurence Daubercies	338
Catherine II de Russie et Friedrich Melchior Grimm, <i>Une correspondance privée, artistique et politique au siècle des Lumières</i> , t. I, 1764-1778, édition critique par Sergueï Karp, avec la collaboration de Georges Dulac, Christoph Frank, Sergueï Iskioul, Gérard Kahn, Ulla Kölving, Nadezsda Plavinskaia, Vladimir Rjéousti et Claus Scharf, Ferney-Voltaire/Moscou, Centre international d'étude du XVIII ^e siècle/Monuments de la pensée historique, 2016, lxxxiv + 341 p. Christophe Paillard.....	341
Olivier Ferret, <i>Voltaire dans l'Encyclopédie</i> , Paris, Société Diderot, coll. « L'atelier », 2016, 413 p. Antoine Villard	349
Gail K. Noyer, <i>Voltaire's Revolution: Writings from His Campaign to Free Laws from Religion</i> , Amherst/New York, Prometheus, 2015, 397 p. Patrick Neiertz.....	357
Agenda de la SEV.....	361

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

Bengesco	Georges Bengesco, <i>Voltaire. Bibliographie de ses œuvres</i> , Paris, Librairie académique Perrin, 1882-1890, 4 vol.
BnC	<i>Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs : t. 214 ; Voltaire</i> , éd. H. Frémont et autres, Paris, 1978, 2 vol.
BV	M. P. Alekseev et T. N. Kopreeva, <i>Bibliothèque de Voltaire : catalogue des livres</i> , Moscou, 1961.
CL	Grimm, Diderot, Raynal, Meister et autres, <i>Correspondance littéraire, philosophique et critique</i> , éd. M. Tourneux, Paris, Garnier, 1877-1882, 16 vol.
CN	<i>Corpus des notes marginales de Voltaire</i> , Berlin/Oxford, Akademie-Verlag/Voltaire Foundation, 1979- [8 vol. parus].
D	Voltaire, <i>Correspondence and related documents</i> , éd. Th. Besterman, <i>OCV</i> , t. 85-135, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-1977.
<i>Dictionnaire général de Voltaire</i>	R. Trousson et J. Vercruyse (dir.), <i>Dictionnaire général de Voltaire</i> , Paris, H. Champion, 2003.
<i>Encyclopédie</i>	<i>Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres</i> , Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1751-1765, 17 vol. ; <i>Recueil de planches, sur les sciences, les arts libéraux, et les arts mécaniques, avec leur explication</i> , Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1762-1772, 9 vol.
Ferney	George R. Havens et Norman L. Torrey, <i>Voltaire's catalogue of his library at Ferney</i> , <i>SVEC</i> , n° 9 (1959).
Fr.	Manuscrits français (BnF).
<i>Inventaire Voltaire</i>	J. Goulemot, A. Magnan et D. Masseur (dir.), <i>Inventaire Voltaire</i> , Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1995.
K84	<i>Œuvres complètes de Voltaire</i> , [Kehl], Société littéraire typographique, 1784-1789, 70 vol. in-8°.

M	Voltaire, <i>Œuvres complètes</i> , éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1877-1882, 52 vol.
n.a.fr.	Nouvelles acquisitions françaises (BnF).
OCV	<i>Les Œuvres complètes de Voltaire / The Complete Works of Voltaire</i> , Oxford, Voltaire Foundation [édition en cours].
OH	Voltaire, <i>Œuvres historiques</i> , éd. R. Pomeau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957.
OUSE	<i>Oxford University Studies in the Enlightenment</i> , Oxford, Voltaire Foundation.
SVEC	<i>Studies on Voltaire and the Eighteenth Century</i> , Oxford, Voltaire Foundation.
VST	R. Pomeau, R. Vaillot, Ch. Mervaud et autres, <i>Voltaire en son temps</i> , 2 ^e éd., Oxford, Voltaire Foundation, 1995, 2 vol.
8 w75G	Voltaire, <i>La Henriade, divers autres poèmes et toutes les pièces relatives à l'épopée</i> , Genève, [Cramer et Bardin], 1775, 40 vol. in-8° [édition dite « encadrée »].

I

Autour de l'affaire La Barre

Section coordonnée par Myrtille Méricam-Bourdet

SI L'HUMANITÉ N'EXISTAIT PAS, FAUDRAIT-IL L'INVENTER ?
DE L'ANTHROPOLOGIE VOLTAIRIENNE
APRÈS L'AFFAIRE LA BARRE

Alain Sager

Paris

Le 5 juin 1773, Voltaire écrit au comte d'Argental : « je vois quelquefois dans mes rêves à droite et à gauche le comte de Lally et le chevalier de La Barre » (D18414). Un tel songe évoque les deux larrons qui entourent le Christ en croix, excepté qu'ici, le Sauveur ne figure pas. Demeurent deux bons larrons, puisque ni le comte de Lally ni le chevalier de La Barre n'avaient mérité la damnation, pas plus que le sort affreux qui leur fut réservé. On se souvient que, dans l'Évangile de Luc (xxiii, 39), le mauvais larron interpelle Jésus en ces termes : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi ». Mais quelle signification donner à l'absence du Christ en croix dans le rêve voltairien, à ce lieu vide ? Exprime-t-elle un reproche à l'égard du Sauveur, qu'on pourrait énoncer comme suit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi les as-tu abandonnés ? » Ou bien faut-il interpréter cette absence du Christ comme un inconsolable regret de Voltaire lui-même : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas réussi à les sauver ? » Alors le rêve voltairien satisfait peut-être dans l'imaginaire le désir irréalisé d'arracher les deux malheureuses victimes à leur atroce destinée. Quoi qu'il en soit, on peut dire, sans risque de se tromper, que ces deux affaires l'ont véritablement crucifié, et qu'il portera le sort des deux suppliciés comme autant de stigmates indélébiles jusqu'à la fin de ses jours. « Ce sang innocent crie, mon cher ange », écrit-il à d'Argental, le 16 avril 1775, « et moi je crie aussi, et je crierai jusqu'à ma mort » (D19424).

Nous oserons avancer que l'année 1766, durant laquelle ces faits ignominieux se sont produits, marque non pas un tournant, mais une inflexion majeure dans l'image que Voltaire se fait de l'homme et de la destinée de son espèce. Le 30 mars 1775, il écrira au duc de Richelieu : « c'est une suite presque ininterrompue d'atrocités depuis l'aventure des Calas [...]. En un mot, je n'ai vu en France, pendant douze dernières années [*sic*] que des fous et des sauvages » (D19393). Nous parlons d'une inflexion du propos voltairien au sens où l'on parle en phonétique d'une inflexion vocalique : une voyelle change de timbre

sous l'influence d'un phonème voisin. L'affaire du chevalier de La Barre joue à nos yeux le rôle de ce phonème dans le « timbre » des jugements voltairiens sur ses congénères. En effet, leur sévérité est déjà très présente antérieurement, sans que l'on sache à quel moment Voltaire s'est éloigné exactement de la célèbre critique adressée à Pascal au début de la vingt-cinquième des *Lettres philosophiques* : « j'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime, j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit¹ ».

56 On évoquera seulement en 1756 les tribulations de l'infortuné héros de *l'Histoire des voyages de Scarmentado*, bref conte annonciateur de *Candide*². Ou encore, cette même année, maints passages du plus imposant *Essai sur les mœurs*. Citons par exemple le jugement qui termine le chapitre 24 sur « L'état de l'Europe après la mort de Louis le Débonnaire ou le Faible » : « toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui se disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbéciles. Il manque aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs : la raison et le courage³. » L'affaire La Barre ne représente-t-elle pas un exemple tragiquement privilégié de déraison extrême et de lâcheté ?

Mais l'année 1766, année terrible entre toutes, nous paraît être marquée par cette « inflexion vocalique » de la sévérité des jugements voltairiens, dont nous défendons la pertinence. Il y a l'affaire Lally, à laquelle Voltaire associe la persécution qu'Helvétius doit subir, puisqu'il a eu l'imprudence de publier quasiment à visage découvert. Il y a donc l'affaire du chevalier de La Barre, alors qu'il se préoccupe inlassablement du sort des Calas et des Sirven, et qu'il s'intéresse toujours à l'affaire Monbailli. Mais voici qu'il se préoccupe du sort de la famille de Jean-Pierre Espinas, un huguenot condamné aux galères pendant vingt-cinq ans, là encore à cause d'une peccadille. En finira-t-on jamais avec l'hydre du fanatisme ? « Tandis que d'un côté la raison adoucit les mœurs et que les lumières s'étendent », écrira-t-il au chevalier de Chastellux, le 11 février 1767, « les ténèbres s'épaississent de l'autre, et la superstition endurecissent les âmes » (D13947). Qui l'emportera, de l'ombre ou de la lumière ? De quel côté l'âme humaine penchera-t-elle ? On peut dire que ces questions tourmentent l'esprit

1 *Lettres philosophiques*, vingt-cinquième lettre, « Sur les *Pensées* de M. Pascal », éd. Gerhardt Stenger, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2006, p. 236.

2 Voir *Histoire des voyages de Scarmentado*, éd. Philip Stewart, OCV, t. 45b (2010), p. 281-306 ; l'introduction de Ph. Stewart effectue le rapprochement avec l'*Essai sur les mœurs*.

3 *Essai sur les mœurs*, éd. sous la dir. de Bruno Bernard, John Renwick, Nicholas Cronk et Janet Godden, OCV, t. 22 (2009), p. 374. Sur les rapports qu'on peut établir entre l'*Essai sur les mœurs* et l'affaire La Barre, on consultera avec profit l'article de Michel Porret, « Voltaire justicier des Lumières », *Cahiers Voltaire*, n° 8 (2009), p. 7-28, particulièrement p. 14-16 et 23-28.

de Voltaire en 1766 avec une acuité renouvelée, en apportant des réponses alternativement encourageantes et désespérées.

Le 26 septembre 1766, Voltaire écrit à Mme d'Épinay : « La raison est victorieuse à la longue, elle se communique de proche en proche. Une douzaine d'honnêtes gens qui se font écouter produit plus de bien que cent volumes. Peu de gens lisent, mais tout le monde converse, et le vrai fait impression » (DI 3590). La chaleur de l'échange verbal ouvre le cœur et l'esprit à la vérité, et l'art de la conversation est bien plus profitable à la raison que la lecture solitaire. Mais lisons l'article « Fanatisme », dans sa version publiée cinq ans plus tard dans les *Questions sur l'Encyclopédie* :

On entend aujourd'hui par fanatisme une folie religieuse sombre et cruelle. C'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées et les discours. On s'échauffe rarement en lisant ; car alors on peut avoir le sens rassis. Mais quand un homme ardent et d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux sont en feu, et ce feu se communique ; ses tons, ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs⁴.

Certes, il existe une différence entre la conversation réunissant un petit nombre d'honnêtes gens, évoquée dans la lettre à Mme d'Épinay, et « les assemblées et les discours » tenus devant une foule. On remarquera tout de même un renversement complet de perspective par rapport à l'optimisme dont Voltaire faisait preuve en 1766, à l'adresse de sa « belle philosophe ». L'oralité peut se révéler comme la meilleure arme du fanatique : ce qu'il n'obtiendrait pas du « sens rassis » chez le lecteur, il l'obtiendra aisément de la part de l'auditeur. Certes, le vrai peut faire impression dans la conversation, mais celle-ci peut tout aussi bien propager le faux. La déraison peut se communiquer « de proche en proche », comme une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine, sans doute beaucoup plus violemment et rapidement que la propagation de la sage raison.

Le triomphe de celle-ci renvoie à un horizon dont la ligne ne cesse d'être repoussée. Le 29 juillet 1775, il confie à Frédéric II son espoir tout platonicien qu'en France, « la philosophie qui est auprès du trône sera bientôt dedans ». Mais « il y a tant de gens intéressés à soutenir l'erreur et la sottise ». En Allemagne même, ce sont les principaux ecclésiastiques qui sont devenus des souverains. Comment espérer qu'ils prendront « le parti de la raison » contre une secte dont ils tirent des rentes substantielles ? Alors, dit Voltaire, « il faudrait bouleverser

4 *Questions sur l'Encyclopédie*, éd. sous la dir. de Nicholas Cronk et Christiane Mervaud, OCV, t. 41 (2010), p. 330-331.

la terre entière pour la mettre sous l'empire de la philosophie» (D19580). Une tâche qui excède sans doute les capacités humaines.

Mais reprenons l'année 1766 du point de vue événementiel. Voltaire aggrave son ressentiment à l'égard de Rousseau, à l'occasion des dissensions genevoises et de la querelle du vicaire savoyard avec Hume. Plus inquiétant encore, alors que le patriarche rêve toujours d'une communauté idéale qui regrouperait les esprits éclairés, dans un lieu préservé à l'abri des Welches, le front commun des philosophes se fissure. En mai 1766, la publication par Voltaire du *Philosophe ignorant* attise la querelle de l'athéisme, et les divisions qui se manifesteront avec éclat quelques années plus tard. 1766, c'est aussi, comme une espèce de triste symbole, l'année de la mort du roi Stanislas, ce Marc-Aurèle contemporain qui accorda à Voltaire sa bienveillante protection.

58

Le choc consécutif aux événements de l'année 1766 peut être comparé à celui que Voltaire a subi lors du désastre de Lisbonne, onze ans plus tôt. Dans ce dernier cas, une calamité naturelle malmène l'image de la Providence. Mais une révolte se manifeste déjà chez lui contre l'indifférence et la frivolité humaines : «Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris», s'exclame-t-il dans le fameux poème qu'il a consacré au malheur qui a frappé la capitale portugaise⁵. Et déjà, on trouve cette remarque dans la lettre à François Louis Allamand du 16 décembre 1755 : «Je plains, comme vous, les Portugais, mais les hommes se font encore plus de mal sur leur petite taupinière que ne leur en fait la nature» (D6629). À partir de 1766, l'image de l'homme prend chez Voltaire une coloration de plus en plus sombre. Car l'exécution du chevalier de La Barre représente un véritable sommet dans l'horreur. Au fil de sa correspondance, on voit Voltaire placer progressivement cette affaire au-dessus même du cas de Calas, dans le registre de la barbarie⁶.

L'homme est capable d'être cruel en connaissance de cause et pour le plaisir, avec tout l'arbitraire d'une pure férocité. Il peut faire preuve de cette «cruauté tranquille et réfléchie» qu'Aufide découvre avec horreur chez Antoine, dans la première scène de l'acte II d'*Octave et le jeune Pompée, ou le Triumvirat*. Composée à partir de 1764, cette tragédie a été publiée par Voltaire à la fin de 1766⁷. Nous y reviendrons. Mais d'ores et déjà, on a l'impression qu'avec l'affaire La Barre l'auteur a découvert un gouffre sous ses pas, en décelant chez l'homme la présence d'une sorte de mal radical.

5 *Poème sur le désastre de Lisbonne*, éd. David Adams et Haydn T. Mason, OCV, t. 45a (2009), p. 336.

6 De ce point de vue, voir la contribution éclairante de Laetitia Saintes, «De la barbarie des robes noires. L'affaire La Barre vue sous l'angle des discours voltairiens», ici-même, p. 29-43.

7 *Octave et le jeune Pompée, ou le Triumvirat*, éd. Dennis Fletcher, OCV, t. 61b (2012), p. 88.

Encore une fois, Laetitia Saintes et Russell Goulbourne ont relevé en quels termes Voltaire s'en prend à ces « Arlequins anthropophages », ces « singes » et ces « tigres » qui ont causé la mort du chevalier, ou sont demeurés indifférents à son sort⁸. On peut suivre dans la correspondance de Voltaire à cette époque le chemin qui mène de l'exécration de ces bêtes féroces à un rejet plus général. La nation française tout entière semble marquée d'une tare congénitale de duplicité. « Les Français passent pour être gais et polis, il vaudrait mieux passer pour être humain », écrit Voltaire à Rochefort d'Ally, le 16 juillet 1766 (D13422). Dans la première scène de l'acte II du *Triumvirat*, Fulvie dessille les yeux d'Aufide : « Octave que tu crois moins dur et moins féroce / Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce / Il agit en barbare, et parle avec douceur⁹ ». Sous le Romain de jadis, le Français d'aujourd'hui.

Voltaire interpelle la duchesse de Saxe-Gotha, le 22 juillet 1766 : « est-il possible, Madame, qu'une nation qui passe pour si gaie et si polie soit en effet si barbare ? » (D13438). Il s'interrogera à l'adresse d'Élie de Beaumont le 16 janvier 1768 : comment se fait-il que « la jurisprudence soit si barbare dans une nation si légère et si gaie » ? Parce que, répond-il, « nos agréments sont très modernes, et notre barbarie très ancienne » (D14680). Dans une lettre à d'Étallonde du 26 mai 1767, Voltaire assure que « les mœurs ne changent point ». Un même fil relie les anciens druides sacrificateurs aux vieux prêtres et magistrats d'aujourd'hui (D14200). Le jugement est catégorique et sans appel : « nous avons croupi depuis Clovis dans la fange », affirme-t-il à Servan, avocat général de Grenoble, le 27 septembre 1769 (D15924). Avis aux amateurs de « racines chrétiennes »... À l'insensibilité, à la frivolité, à la duplicité, il faut encore ajouter la servilité. Il s'insurge en s'adressant à D'Alembert le 15 mars 1769 : « comment les hommes se laissent-ils gouverner par de tels monstres ? » (D15516), à savoir, bien sûr, les assassins du chevalier.

Reconnaissons que le jugement de Voltaire connaît à cet égard des oscillations. Rien ne l'illustre mieux que deux lettres adressées au chevalier d'Étallonde, à quelques mois de distance. Dans la première, datée du 10 février 1767, il assure son correspondant que « tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France (et il y en a beaucoup) ont regardé votre arrêt avec horreur » (D13940). Mais le 26 mai, il dénonce ce qu'il considère comme une illusion : « Il y a peut-être dans la France sept à huit cents personnes de mœurs douces et de bonne compagnie qui sont

8 Voir L. Saintes, « De la barbarie des robes noires », art. cit. ; Russell Goulbourne, « “Il y a enfin des spectateurs qui n'aiment point du tout de pareilles pièces” : Voltaire, La Barre et la référence théâtrale », ici-même, p. 45-53 ; Christiane Mervaud, « Les cannibales sont parmi nous. L'article “Anthropophages” du *Dictionnaire philosophique* », *Europe*, n° 781 (mai 1994), p. 102-110.

9 *Octave et le jeune Pompée*, éd. cit., p. 88.

la fleur de la nation, et qui font illusion aux étrangers [...]. On juge de la nation par eux, on se trompe cruellement» (D14200). Voltaire vient de recevoir la visite du chevalier de Wargemont, originaire d'Abbeville : « tout ce qu'il m'a dit a bien redoublé ma sensibilité », confie-t-il à d'Étallonde. Cette rencontre peut-elle justifier à elle seule un tel retournement ? Que s'est-il passé pendant les trois mois qui séparent les deux lettres à son correspondant ?

Le 13 février, Voltaire reproche à Palissot d'avoir pris parti « contre les gens de lettres persécutés » (D13951). En mars, il se préoccupe du sort de Leclerc et Fautet, deux libraires soumis à la vindicte des jésuites. Le 3 mai, à l'annonce d'une saisie de livres, il écrit à D'Alembert : « vous n'êtes pas plutôt délivré des renards que vous tombez dans la main des loups » (D14157). Pendant ce temps, le développement des troubles de Genève va finir par affecter gravement le pays de Gex, à partir de la fin de l'année, au point que Voltaire envisagera un moment de quitter Ferney. Par ailleurs, la mise en scène et la réception des *Scythes* lui causent bien des soucis et des déceptions.

60

Deux événements majeurs semblent avoir affecté son jugement. Marmontel doit faire face à la condamnation de son *Bélisaire*, et, cette fois, ce sont les jansénistes qui sont en première ligne de la persécution. Le 4 mai, Voltaire écrit à Damilaville : « Ah, qu'important que les jésuites soient chassés d'Espagne s'il n'est pas permis de penser en France » (D14160). La Sorbonne est pire que les jésuites : « on est environné de monstres », confiait-il au marquis de Villevielle, le 27 avril (D14148). « *Imperium in imperio*. Mon fils tout est perdu ». C'était déjà, en 1766, la « dernière parole d'Épictète à son fils »¹⁰. Marmontel lui-même entretient ces sentiments. « J'ai éprouvé avec une douleur profonde », écrit-il à Voltaire le 8 mars, « que les fanatiques sont en grand nombre ». Il prend même soin de plaindre l'auteur des *Scythes* : « il sera longtemps persécuté » (D14024). D'Alembert renchérit le 6 avril en insistant auprès de Voltaire sur « la craillierie des fanatiques qui devient ici plus odieuse et plus importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Égypte, et qui par malheur a l'air de durer longtemps » (D14090).

Un autre événement est survenu entre février et mai 1767, à savoir un rebondissement inattendu dans l'affaire Calas. Une rumeur s'est propagée. Jeanne Viguière, servante des Calas, aurait révélé, à l'article de la mort, qu'avec son propre concours, la famille était effectivement responsable de l'assassinat de Marc-Antoine. Bien vivante, Jeanne Viguière va s'empresser de réfuter le tout. Mais pour quel résultat ? Voltaire réagit très vivement à l'adresse d'Élie de Beaumont, le 30 mars : « Quelque expérience que vous ayez de la méchanceté humaine, vous avez dû être bien surpris de ce brutal excès de fanatisme. Ce

¹⁰ *Les Dernières Paroles d'Épictète à son fils*, éd. Antonio Gurrado, OCV, t. 61a (2012), p. 350.

monstre accoutumé à vomir l'absurdité n'a pas craint de répandre partout une calomnie si aisée à détruire». Et pourtant indestructible : l'imposture « subsistera malgré la vérité reconnue ». Ce qui s'explique, car « l'esprit de faction ne s'éclaire ni ne s'adoucit quand la superstition l'anime ». Rouvrant sa lettre pour un ajout final, Voltaire rapporte que « la fausse nouvelle de l'aveu et du repentir de la servante à l'article de la mort, a rallumé toute la fureur des fanatiques du Languedoc » (D14073).

Comment, dans ces conditions, espérer défendre l'innocence des Sirven, comme Voltaire s'y emploie au même moment ? Sur cette affaire, une nouvelle oscillation se manifeste de sa part, dans la lettre à Paul Rabaut datée du 16 mai 1767. Les Sirven gagneront leur procès, la tolérance l'emportera : « Une grande révolution commence dans les esprits ». Mais, avertit Voltaire, « vivez assez longtemps, Monsieur, pour en voir l'accomplissement ; cela sera long ». D'autant qu'« il faut gémir sur la nature humaine et vivre dans un désert quand on n'est pas le plus fort », comme il le confie finalement à propos du cas *Bélisaire* (D14185).

Malgré leurs intérêts souvent contradictoires, les adversaires de la raison et de la tolérance se retrouvent coalisés. Rien ne le résume plus fortement que la lettre de Voltaire à Condorcet du 27 janvier 1776. Outre les fermiers généraux, le Parlement et l'Église, « il y a une autre canaille », dit Voltaire, « à laquelle on sacrifie tout ; et cette canaille est le peuple ». Certes, les trois premières réduisent la quatrième à la misère, mais c'est pour le peuple « qu'on a condamné le chevalier de La Barre et d'Étallonde au supplice des parricides. On voudra toujours mener cette canaille par le licou qu'elle s'est donné elle-même ». Ainsi, ce que le philosophe dénonce comme des abus est considéré en réalité par les puissants comme autant de « lois fondamentales » nécessaires au maintien des États (D19883). Plus largement, dans la période que nous considérons, l'exécration et le mépris de Voltaire semblent progressivement s'étendre à l'homme en général, à la nature humaine prise dans son ensemble. « Mon cher frère », écrit-il à Damilaville le 21 juillet 1766, « que les hommes sont méchants, et que j'ai besoin de vous voir ! » (D13434). Ou encore, au même, le 26 août : « je mourrai avec la douleur de voir les hommes devenir tous les jours plus méchants » (D13520).

Ces propos contrastent fortement avec l'atmosphère presque sereine qui enveloppe l'article « Méchant » du *Dictionnaire philosophique* de 1764. Plutôt que d'imputer aux hommes une nature perverse, y défendait Voltaire, il serait plus raisonnable de leur dire : « Vous êtes tous nés bons ; voyez combien il serait affreux de corrompre la pureté de votre être¹¹ ». Qu'en termes rousseauistes ces choses-là sont

11 *Dictionnaire philosophique*, éd. sous la dir. de Christiane Mervaud, OCV, t. 36 (1994), p. 345.

dites! On mesure le chemin parcouru quand on lit dans la lettre à Damilaville du 31 juillet 1766 : « en vérité l'horreur redouble à chaque instant [...]. Quels monstres que les hommes! Je leur conseille de vanter encore leur supériorité sur les autres animaux! » (D13464). Voltaire lui-même établit le lien entre le meurtre du chevalier de La Barre et la piètre estime en laquelle il tient alors ses congénères : « cette affaire », écrit-il à Élie de Beaumont le 19 août 1766, « est un tissu d'abominations qui inspire trop de mépris pour la nature humaine » (D13501). Ce qui nous semble le plus significatif, c'est l'espèce de saturation indépassable à laquelle parvient à ce moment le discours voltairien, comme si le pouvoir des mots s'évanouissait devant l'indicible. « Mon cher frère, mon cœur est flétri, je suis atterré », écrit-il à Damilaville le 7 juillet 1766. « Je me tais, j'ai trop à dire » (D13394).

62 Bien sûr, certains représentants de l'humanité se détachent heureusement de l'ensemble, comme les d'Argental, ou encore la landgrave de Hesse, aux pieds de laquelle il souhaite oublier, le 25 août 1766, « tout ce qui rend le genre humain si odieux et si méprisable » (D13512). Observons aussi que les jugements de Voltaire varient suivant le statut ou la personnalité de celle ou de celui à qui il s'adresse. Par exemple, il s'emploie à ne jamais désespérer D'Alembert, sur qui pèse le fardeau des lumières encyclopédiques. Il lui écrit ainsi le 4 novembre 1767 : « les hommes s'éclaireront, malgré les tigres et les singes » (D14517).

Voltaire n'est-il pas plus sincère dans l'interrogation désespérée qu'il adresse à d'Argental, dans la lettre du 16 avril 1775, déjà citée plus haut : « il n'y a donc plus ni raison, ni humanité dans le monde? » (D19424). On dira qu'en huit ans les événements ont pu accentuer le constat voltairien. Mais c'est dès la fin de 1766 qu'un palier décisif semble franchi, et peut-être un comble de noirceur atteint, avec les réflexions finales des *Conspirations contre les peuples ou des proscriptions*¹².

Ayant énuméré et décrit l'ensemble des atrocités dont l'histoire humaine est parsemée, il confie : « ce tableau soulève tellement le cœur de ceux qui se pénètrent de ce qu'ils lisent, que pour peu qu'on soit enclin à la tristesse, on est fâché d'être né, on est indigné d'être homme¹³ ». À la lecture de ces lignes, on est tenté de paraphraser le vers célèbre et de demander : pour Voltaire, si l'humanité n'avait pas existé, aurait-il fallu l'inventer? On ose à peine imaginer ce qu'il

12 Pour situer cette œuvre à son époque, mais aussi dans la nôtre, on se reportera au débat « Pour une archive des génocides » dans les *Cahiers Voltaire*, n° 1 (2002) et n° 2 (2003), à la suite de l'édition de l'opuscule par Ulla Kölvig, avec la participation notamment de Jérôme Carassou, Jean Goldzink, Stéphane Hessel, Roland Mortier *et alii*.

13 *Des conspirations contre les peuples, ou des proscriptions*, éd. Jacqueline Marchand, *OCV*, t. 61b, p. 256.

aurait pu conclure, au vu du spectacle épouvantable des siècles postérieurs aux Lumières...

On dira que nous forçons le trait. Mais examinons de nouveau la tragédie *Octave et le jeune Pompée, ou le Triumvirat*. Comme on le sait, la pièce est éditée en tête de l'ouvrage dans lequel figurent *Des conspirations contre les peuples*. Or, le rapprochement entre les lignes des *Conspirations* que nous venons de citer et certains passages d'*Octave* sont bien révélateurs. Dans la première scène de l'acte I, Albine évoque les cataclysmes naturels qui « font craindre aux humains les derniers jours du monde¹⁴ ». Tremblements soudains, rochers renversés, volcans infernaux, fleuve soulevé : l'évocation de ces phénomènes semble appartenir au *topos* rhétorique de la tragédie antique. Au-delà, on voit poindre l'idée d'un anéantissement de l'espèce humaine, en guise de châtement pour ses crimes répétés : « Vous voyez en effet que nos proscriptions sont en horreur au ciel, ainsi qu'aux nations¹⁵ », relève Albine.

Dans la scène 4 de l'acte II, Julie s'inquiète : « Je ne sais où je suis : un déluge effroyable / Qui semblait engloutir une terre coupable / Des tremblements affreux, des foudres dévorants / Dans les flots débordés ont plongé mes suivants¹⁶ ». De nouveau, la violence des éléments traduit la colère de la divine nature contre l'humanité fautive. « La mort était partout », ajoute Julie un peu plus loin¹⁷. On pense à la fin de la nouvelle d'Edgar Allan Poe, *Le Masque de la mort rouge*, dans laquelle celle-ci frappe sans pitié les fêtards retranchés dans leur abri illusoire¹⁸. Même si dans un cas c'est « une terre coupable » qui est frappée, et dans l'autre des convives égoïstes et présomptueux, le point commun réside dans la vision d'une fatalité anonyme, à la fois implacable et toute-puissante.

Dans la scène 6 de l'acte III, Octave fait des avances à Julie : « Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître ? », marivaude le proscripateur. L'héroïne réplique sans la moindre équivoque : « Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps / Pourquoi dans Rome encore il est des habitants¹⁹ ». Le père de Julie fut la victime des proscriptions, mais l'un de ses principaux responsables conte fleurette, et Rome est encore debout ! Le chevalier de La Barre a été assassiné, et on danse toujours dans Paris indemne et insouciant... qu'aucune « mort rouge » ne viendra frapper.

14 *Octave et le jeune Pompée*, éd. cit., p. 71.

15 *Ibid.*

16 *Ibid.*, p. 93.

17 *Ibid.*, p. 96.

18 « Et les Ténèbres, et la Ruine, et la *Mort rouge* établirent sur toutes choses leur empire illimité » (E. A. Poe, *Le Masque de la mort rouge*, dans *Nouvelles histoires extraordinaires*, trad. Charles Baudelaire, Paris, Michel Lévy frères, 1857, p. 165).

19 *Octave et le jeune Pompée*, éd. cit., p. 112.

Ne trouvait-on pas dans *Candide* un premier aperçu de ce jugement radical porté sur le devenir de l'espèce humaine? Reportons-nous au début du troisième chapitre, quand la bataille s'engage entre les Bulgares et les Abares. Voltaire retourne ironiquement contre Pangloss les notions chères à Leibniz, comme l'harmonie et la raison suffisante : « La mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface²⁰ ». En modifiant légèrement cette dernière expression, Marguerite Yourcenar fait allusion à ce passage du conte dans la première partie de ses *Archives du Nord*. Elle évoque, à cette occasion, cette époque « où l'humanité n'est pas encore capable de détruire et de polluer sur une grande échelle²¹ », mais où les hommes sont, comme toujours, incapables de tirer la leçon de leur expérience. De son côté, Voltaire déplore avant tout dans ce passage de *Candide* la « boucherie héroïque » caractérisant le massacre insensé de vies humaines, traitées comme un vulgaire rebut. Mais ne peut-on aussi percevoir en sous-main une discrète condamnation de l'humanité elle-même, cette espèce vivante cruelle et ravageuse, qui parasite et souille la planète, non pas certes chez Voltaire par les déchets qu'elle produit, mais par son existence même? Nous reprochera-t-on de travestir Voltaire en misanthrope? Certes, telle tirade d'Alceste pourrait servir d'illustration à beaucoup de traits voltairiens, mais certaines répliques de Philinte conviendraient aussi parfaitement.

Nous voudrions plutôt évoquer un passage de Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*. Au début du roman, un chapitre met en scène « une dame de peu de foi » qui se confie à un *starets*. Elle aime tant l'humanité qu'elle rêve de se faire sœur de charité. Mais elle achoppe sur un point crucial. Un malade dont elle lave les ulcères la paie d'ingratitude. En conséquence, son amour de l'humanité s'évanouit d'un seul coup. Le *starets* qui l'écoute rapporte alors le propos d'un ami médecin : « J'aime l'humanité, me disait-il, mais à ma grande surprise, plus j'aime l'humanité en général, moins j'aime les gens en particulier, comme individus²² ». Mais comment sortir de ce dilemme? Le *starets* distingue entre « l'amour contemplatif », abstrait et égocentrique, et « l'amour agissant ». C'est en pratiquant ce dernier que la « dame de peu de foi » peut trouver une voie d'espérance, aux dires du *starets* : « par l'expérience de l'amour qui agit. Efforcez-vous d'aimer votre prochain avec une ardeur incessante »²³. Pour aimer les gens

20 *Candide*, éd. René Pomeau, OCV, t. 48 (1980), p. 126.

21 Marguerite Yourcenar, *Le Labyrinthe du monde*, II, *Archives du Nord*, dans *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 983.

22 Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, 1^{re} partie, livre II, chap. 4, éd. Pierre Pascal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, p. 59.

23 *Ibid.*, p. 58.

tels qu'ils sont « en particulier », il faut renoncer à l'amour abstrait qu'on éprouve pour l'humanité « en général ».

Or, nous trouvons une remarque très semblable, attribuée à Voltaire par le marquis du Plessis-Villette, dans une lettre qu'il adresse de Ferney à Louis Le Pelletier, vers le 10 novembre 1777. Évoquant le patriarche, le marquis note : « il a une sensibilité exquise ; il souffre des maux d'autrui comme s'il en était responsable, ce qui lui faisait dire ce matin *qu'on ne peut aimer les hommes sans haïr l'humanité* » (D20886). Acceptons un moment de nous fier à l'authenticité du propos rapporté par le marquis du Plessis-Villette. On dira que, pour Voltaire, l'espèce humaine prise « en général » présente un visage désolant, tant dans ses aspirations que dans ses pratiques. Collectivement, que ce soit au niveau d'un groupe particulier, d'une coterie de privilégiés ou de la populace, l'homme est détestable, car il se comporte le plus souvent comme un sauvage, à l'exception peut-être d'une confrérie restreinte d'esprits philosophes. Dans ces conditions, celui qui déclare aimer l'humanité « en général » se voile la face derrière l'abstraction d'un concept vide et trompeur, ou alors fait preuve de la plus noire hypocrisie. Il faut donc rejeter l'espèce humaine pour accéder à l'humanité propre à chaque être humain pris « en particulier ». Sans illusion sur l'espèce, la voie est dégagée pour aimer les hommes tels qu'ils sont, dans la singularité propre à chacun, dans leur faiblesse, leur précarité et leur désarroi existentiels.

Pour reprendre les termes du *starets* chez Dostoïevski, l'affaire La Barre montre assez que Voltaire ne s'en est pas tenu à « l'amour contemplatif » propre à la « dame de peu de foi ». Car sa vindicte à l'égard des assassins n'a d'égale que « l'amour agissant » dont il a fait preuve en faveur des victimes, que ce soit pour réhabiliter la mémoire du chevalier ou pour protéger d'Étallonde et veiller sur sa destinée. Et Voltaire, « homme de peu de foi », est bien « monté au calvaire » en réalité, comme le médecin chez Dostoïevski en rêve²⁴, pour combattre l'atroce injustice subie par le comte de Lally ou le chevalier de La Barre, ou simplement se montrer pleinement humain à l'égard de chacun. Évoquant Voltaire dans la lettre que nous avons citée, le marquis du Plessis-Villette remarque : « Il écrit aujourd'hui un factum pour des malheureux qui sont venus lui emprunter sa plume et son argent : il leur a donné l'un et l'autre » (D20886).

24 *Les Frères Karamazov*, éd. cit., p. 59.

Certes, dans le monde comme il va, la place du Christ restera sans doute toujours un lieu vide entre tous les larrons²⁵. Mais l'homme singulier peut trouver en lui les ressources pour pallier ce manque et remplir, à la place du dieu défaillant, les devoirs de bienveillance et de bienfaisance qui le hissent au-dessus du niveau des abominations perpétrées par son espèce. « Mon cher ami », écrit ainsi Voltaire dans un bref message à Gabriel Cramer, « je veux crier la vérité à plein gosier ; je veux faire retentir le nom du chevalier de La Barre à Paris et à Moscou ; je veux ramener les hommes à l'amour de l'humanité par l'horreur de la barbarie » (D14678), où le terme *humanité* nous paraît désigner ici le sentiment actif de bienveillance, et non le genre humain. Quoi qu'il en soit, Voltaire a évité le double écueil de la misanthropie et du pessimisme, grâce aux ressources de compassion et de générosité dont il a inlassablement apporté la preuve.

25 À ce titre, on évoquera le jugement porté par André Suarès dans « Sur *Candide* » (1925). Analysant le fameux conte de 1759, l'écrivain parle ainsi de Voltaire : « Il n'a jamais été si pessimiste ; par là, une fois de plus, il montre qu'il a du cœur. Le pessimiste chrétien ne pense qu'à lui-même, en général, et à son propre salut ; le pessimiste sans religion pense aussi à la misère des autres » (texte repris dans la revue *Europe*, n° 781 [mai 1994], p. 36). On peut discuter le terme *pessimiste* appliqué à Voltaire et l'expression « sans religion », mais il est tout à fait vrai que Voltaire a négligé son propre salut, et a constamment pensé « à la misère des autres ».